

## LA REALITE DE L'EXCLUSION SOCIALE

**Exclusion** : *Terme de calcul. Méthode d'exclusion, mode de solution des problèmes fondé sur ce qu'on exclut successivement les inconnues. ( Littré).*

Voici donc une définition très intéressante du Littré concernant le principe de l'exclusion, voulant que l'on élimine progressivement les inconnues. Or si nous nous attachons à étudier sociologiquement l'exclusion, il apparaît que la confrontation au problème réside moins dans le principe que dans sa composante essentielle, l'inconnue, représentée par l'individu. En effet, si nous constatons qu'il existe bien une exclusion en termes d'effet de société, nous devrions distinguer le fond et la forme. La forme initiale de notre société repose sur le principe du tout incarné par la tribu, le groupe, la nation et son unité. Même exclu, l'individu fait partie intégrante de la société moderne. Notre problème réside dans la place qu'il occupe au sein même de cette société.

Pour établir notre analyse, nous pourrions déterminer trois principes, l'actif, le passif et le neutre : nous avons les actifs qui représentent la force vive d'une société, les passifs primitivement incarnés par les enfants, les femmes et les vieillards étant généralement dépendants des actifs et enfin, la force neutre ou inactive que nous pourrions attribuer aux exclus. Cette définition n'est que purement sociologique, mais elle nous renseigne sur les principes primitifs qui régissent notre inconscient collectif actuel.

La difficulté présente de notre société repose sur la gestion et la considération de cette force neutre que représentent les exclus. La société et l'individu ont horreur du vide. La force du principe de l'exclusion repose sur cette peur instinctive, elle nous confronte dans notre quotidien, elle instaure une menace, elle alimente la notion de précarité.

Mais ce vide que signifie-t-il pour nous ? La perte d'un emploi, la perte de ressources matérielles, l'expulsion, la rue. Il est 8 heures du matin, l'huissier, un fonctionnaire de police et les déménageurs sont à la porte. Ils vous signifient votre ordre d'expulsion, pénètrent chez vous et vous demandent de rassembler vos effets personnels. Le reste est emballé puis chargé dans le camion via le garde-meuble. Ensuite tout va très vite, l'huissier fait changer la serrure ou appose les scellés. Et enfin, vous vous retrouvez dans la rue. L'aventure du vide commence.

S.D.F. Sans Domicile Fixe : le bout de chaîne de l'exclusion, un univers en soi avec ses codes et ses règles. Une fois dans ce statut, c'est la survie qui compte. Trouver un toit, un endroit pour dormir. Trouver de quoi se nourrir, se vêtir, se laver et laver ses vêtements. Trouver, se procurer, le tout étant basé sur le concept de l'argent. T'as du fric, du R.M.I., des Allocs, tu vis, t'en as pas, tu crèves, tu voles ou tu mendies, tu magouilles. Et puis il y a le froid la nuit quand t'essayes de dormir, toujours d'un œil parce que les autres te font pas de cadeaux, ceux qu'essayent de te piquer ton sac, tes chaussures ou ton R.M.I. parce qu'ils savent que tu viens de le toucher. Le sommeil, tu le grappilles à droite, à gauche sans jamais t'apaiser complètement. Et puis la journée, tu marches, tu marches beaucoup d'un centre à un autre pour les fringues, un repas ou un billet de logement. Tes pieds, à l'hôpital ou dans les centres de soins, on les connaît, c'est le mal du S.D.F. avec les bronchites et les coups. Et puis, pour certains c'est la picole, parce que la rue, c'est trop dur et la came, ça coûte trop cher. Tu veux oublier que tu es là, dans ton drame avec les autres qui te regardent. Même si t'essaies d'être propre, acceptable, tu sens qu'il y a une vitre sans teint qui te sépare des autres, Les AUTRES. Ta dignité, tu ne savais pas avant que ça comptait tellement pour un homme. Tu t'y accroches ou tu décroches.

Si j'ai pris ce scénario extrême, c'est qu'il représente la réalité physique de l'exclusion. Bien sûr, il y a d'autres formes, mais celle-là représente une limite qui, une fois franchie, catapulte l'individu dans un inter-monde. À ce stade, l'homme éprouve le sentiment de déchéance, une forme de bannissement, de n'avoir pas pu, de n'avoir pas su, trouver les moyens de s'intégrer dans la forme active de notre société. Une des données fondamentales de l'intégration de l'individu dans la société est le travail. Dans l'analyse Jungienne, elle représente l'aptitude à l'autocritique par la relation de la personne avec ses semblables dans sa sphère socioprofessionnelle. C'est une unité de mesure personnelle. Or l'individu placé dans le contexte de la rue, va très vite perdre cette unité de mesure et ainsi son axe de référence. Dans la rue, c'est la survie qui compte, pas le travail. Pour retrouver un emploi, il faut trop de choses que l'exclu ne possède déjà plus. À ce stade, la volonté ne suffit plus, il faut autre chose, il faut un équilibre. Il m'a été donné au cours de ses deux dernières années, de me pencher avec plus d'acuité sur le sort des exclus au travers de mon frère S.D.F. Il ressort qu'en ayant confronté mon expérience personnelle avec celle d'autres personnes s'occupant des exclus, qu'un des points essentiels est la nature du drame personnel que vit l'exclu. En schématisant brièvement, je dirai que l'exclusion a été traitée en globalité jusque dans les années 90, en amalgamant deux phénomènes, le cas social et le drame personnel en occultant un troisième, la marginalité constituant chez nos voisins, le groupe des alternatifs non reconnu sociologiquement dans notre hexagone. Or il apparaît, que ce traitement global devient inefficace par rapport aux mécanismes psychologiques qui amènent l'individu à l'exclusion. Les racines sont nombreuses et prennent leurs sources dans la responsabilité qu'à la société à gérer et à anticiper son évolution. Il apparaît que, depuis ces dernières années, nous rejoignons un autre modèle, celui des Losers et des Winners, perdant ou gagnant.

L'individu développe souvent au travers de ses difficultés et de ses échecs une position de victime, fatalité et impondérable affectant la personne dans un contexte social où prime la compétition, la réussite et l'apparence. Ce qui est le plus flagrant, c'est la mise en situation d'échecs, qu'elle soit affective, professionnelle ou physique. Dès lors, l'individu ne peut gérer cela que sur la base de ses acquis. Plus cette base est solide, mieux il est apte à surmonter ses épreuves personnelles. Il est indéniable que la composante fondamentale d'un individu repose sur son héritage familial et social, son entité propre et son expérience. C'est pour cela, que pendant longtemps, la majorité des cas sociaux se situait dans des couches spécifiques de la société. Or il apparaît maintenant depuis plusieurs années, que les données du problème ont changé. Chacun peut être maintenant touché par une situation qui le mettra en position de précarité, le poussant vers l'exclusion. Elle n'est plus seulement d'ordre matériel mais beaucoup plus d'ordre contextuel, répondant à l'histoire personnelle de l'individu.

Je donnerais alors ma conclusion en suggérant que si nous constatons bien une crise au niveau de notre société, c'est qu'elle passe avant tout par la mutation de son composant fondamental, l'homme. Certes, nous basons l'évolution de notre société sur son héritage, son entité et son expérience et c'est avec cette base que nous tentons de gérer la crise. Or la mutation appelle un autre type de comportement, une autre réflexion qui se fonde plus sur la vision idéale personnelle que collective. Ce qu'appelle cette fin de siècle, c'est avant tout la prise de responsabilité personnelle dans la vision de soi que celle d'une société pouvant répondre aux besoins et aux aspirations individuelles. Et pour reprendre un concept spéculatif, il faut à ce stade de notre évolution que les pierres de notre édifice que nous représentons, s'individualisent dans leurs entités pour constituer l'unité de notre société. Cette unité ne pourra se former que sur un concept universel reliant l'humain dans la chaîne d'union terrestre même si cela doit passer par la mondialisation ou la cybernétique Internet.

Jean-François Le Mat.